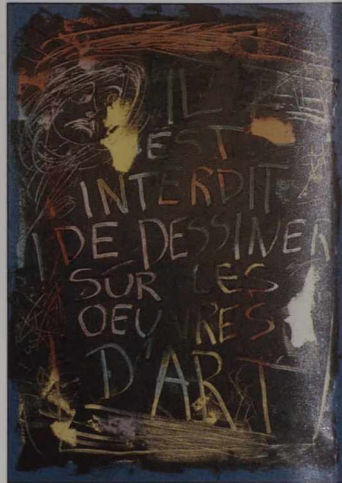


■ **Trois graveurs de l'Ontario.** Les natures mortes de Heywood offrent au regard des images d'une époque révolue restituant un espace à trois dimensions d'où sourd et se reflète la lumière tandis que sont dénoncés les poncifs aussi bien narratifs que formels de l'académisme (*Carpe diem*). Le même intérêt pour la lumière se retrouve dans les gravures de la série japonaise (*Japan Flowers with Water*) et devient fascination dans la lithographie intitulée *Story in Sunshine*: transparente et verte, elle paraît surgir du plan même de l'image. Heywood allie à différents procédés de gravure des techniques souvent très complexes qui l'ont conduit à remplacer le dessin par la photographie et à étudier la stéréoscopie. Ses œuvres « japonaises » combinent son savoir photographique et de subtiles techniques d'encrage apprises aux ateliers Akagawa de Tokyo. Sewell fait lui aussi grand usage des techniques photographiques, se préoccupant moins de l'image que de la façon dont elle est reçue par le spectateur. Il considère que la gravure lui fournit le moyen idéal d'enregistrer des données visuelles de provenances multiples. *You Interlude You* est une démonstration du rôle esthétique du repérage dans la gravure, analogue, selon Sewell, à celui du geste dans la peinture moderne. Spontanées, intuitives, gestuelles, impétueuses, les gravures de Tamasauskas n'ont guère de point commun avec les œuvres conceptuelles de Sewell. L'artiste paraît se laisser aller à son inspiration, qu'aiguillonne son amour du papier et de l'encre. Tamasauskas est un amoureux de la matière de ses matériaux qu'il sent presque physiquement. C'est de l'affinité qu'il découvre entre eux que naît l'image. La pierre le fascine autant que le papier et l'encre. Ainsi les épreuves de *Swirling Trout* ont été tirées sur une pierre cassée en raison des effets plastiques que la brisure apporte à l'image. Les couleurs de Tamasauskas, aux dégradés admirables, sont enchantées. Vu au Centre culturel canadien, Paris.

■ **Josette Trépanier.** « Il est interdit de dessiner sur les œuvres d'art ». C'est ce qu'on lit sur un tableau-graffiti de Josette Trépanier. L'art de ce peintre-graveur québécois est inspiré par les paysages et les mouvements de la société qui l'en-

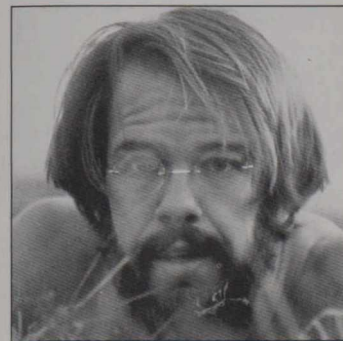


ture. Son style et ses thèmes évoluent, par delà les écoles, selon l'actualité. « Ma peinture a toujours été guidée par le besoin de m'intégrer. Ce besoin m'a poussée à m'adapter continuellement ». Après une période fauve, au début de ses études, elle s'intéresse au pop'art, puis se met à travailler l'expressionnisme, est attirée enfin par la culture punk. Pour mieux la connaître, elle travaille dans un bar, devient attachée de promotion de groupes musicaux et commence à créer des affiches. A la précision et au style lèché de naguère succède un art abrupt, héritier de la rue. On en voit les prémices dans les linogravures qu'elle réalise en 1983 pour les poèmes de Saint-Denys Garneau dans le livre « Espaces pour jouer ». A l'angoisse du poète, elle répond par des couleurs claires, mais ternes, un trait précis, mais volontairement heurté. Ses derniers tableaux, rassemblés dans la série « Lieux publics », sont des graffitis d'une facture sophistiquée. Sur une couche de couleurs claires, l'artiste étend une masse sombre qu'elle grave pour obtenir des traits maladroits, naïfs mais incisifs, à la fois violents et enfantins. Irrévérencieuse, drôle, Josette Trépanier montre avec humour les images de son

temps : des danseuses noires en tutu, qui sautent, hilares, dans « Hommage à Degas », des hommes buveurs de bière sur la neige noire, un bar, son portrait griffonné. Vu à la galerie des services culturels de la délégation générale du Québec, Paris.

## IMAGES

■ **« Un homme parmi les loups ».** Tyler est envoyé dans le Grand Nord pour enquêter sur les loups, soupçonnés d'avoir exterminé les caribous. Seul pendant plusieurs mois, face aux loups blancs de l'Arctique, il découvre que le prétendu fauve assoiffé de sang n'est qu'un mangeur de souris qui n'attaque le gros gibier que si celui-ci est faible ou malade. Des Inuit (Esquimaux) de passage le lui confirment et lui disent que, d'après eux, le loup a été inventé par les dieux pour assurer la survie du troupeau de caribous. Il découvre aussi que les tueurs de caribous sont les Inuit eux-mêmes. Sa mission va-t-elle se terminer là ? Le massacre des deux loups qui sont devenus ses amis le fait basculer dans le camp des animaux... mais il retourne dans son monde d'homme. Le récit de Farley Mowat est autobiographique. Devenu très tôt un spécialiste



Farley Mowat.

du Nord canadien, l'écrivain a publié plusieurs livres sur les Inuit ainsi que sur la mer (*Fleur de passion*). Les Américains ont été séduits par un roman où la violence le cède souvent à l'humour. Le metteur en scène Carroll Ballard (*L'étalon noir*) en a fait un film produit par Walt Dis-

ney où l'on retrouve la splendeur des paysages du Nord en hiver (scène sous-marine quand le biologiste Tyler tombe au fond d'un lac) comme en été (fleurs, rocs, immenses étendues de toundra). *Un homme parmi les loups*, film produit par Walt Disney. Nos amis les loups, Flammarion éd., 275 pages.

■ **« Debout sur leur terre ».** Le film de Maurice Bulbulian est une œuvre militante : le 15 décembre 1981, les Inuit du Nouveau Québec contestent devant les tribunaux la vente de leur territoire dans le cadre de la convention de la baie James (1977). On suit les Inuit des trois villages intéressés (Povungnituk, Salluit, Ivujivik) dans leurs chasses à la



baleine ou au phoque. Un couple de chasseurs est filmé sous sa tente et au cours d'une pêche. Cette vie traditionnelle constitue par elle-même une revendication. Comme le dit le vieux David, « Je vis comme un Inuk, mais trop de choses autour de nous viennent des Blancs ». Produits en matières plastiques, fusils, motoneiges, barques en bois, maisons préfabriquées : les Inuit sont entre deux mondes et, s'ils continuent à chasser, à vivre une vie communautaire encore traditionnelle, à conserver des habitudes alimentaires ancestrales, ils sont déjà entrés dans la civilisation occidentale. C'est ce qui explique leur prise de conscience. Il leur faut, estiment-ils, utiliser les techniques de communication des Blancs : création d'un dictionnaire pour conserver la langue, radios locales, conférences de presse. Tourné en langue inuit, puis doublé, le film refuse le lyrisme et l'excès. *Produit par l'Office national du film.*